

CŒURS BELGES



Organe du Ralliement des Patriotes Belges, créé en 1943, pour exalter le sacrifice des Héros, soldats et civils, tombés sur les champs de bataille ou sous les balles des pelotons d'exécution allemande.

Bénis ceux qui sont morts simplement en victimes,
Et n'ayant de la guerre éprouvé que l'horreur.
Car leur don si naïf, le don de tout leur être,
Mêle aux vertus du sol les grâces d'un sang pur
Pour composer, avec tout l'or du blé futur,
Les moissons d'un esprit dont l'Amour sera maître.

G. PIOCH

Heureux ceux qui sont morts pour les cités charnelles,
Car elles sont le corps de la Cité de Dieu.
Heureux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Charles PEGUY

Aux troublants carrefours, si, doutant de la route,
Tu chancelles devant les suprêmes efforts,
Penche-toi vers la terre, et, gravement, écoute :
Car le Passé te parle avec la voix des Morts.

H. ALLORCE

FURORE TEUTONICO

Encore cinquante exécutions de Patriotes Belges

Ont donné récemment leur vie pour l'honneur du peuple belge :

DEPRETER Pierre, instituteur, de Bruxelles-Laeken - GAS-
PARD Robert - NOEL Fernand - SORIN Marcel, de Saint-
Mard - KRAFFT Marcel, de Saint-Mard - LAFONTAINE
Jules, de Saint-Mard - DUCHAUFFOUR Charles - GERARD
Jean, de Poulseur - CHARTIER Roger, de Fumal - Robert
BOLKAERTS, de Vechmael - LOUWET Camille, de Vechmael-
JANSEN Guillaume, de Vechmael - MARON Louis, de Floren-
ville - FIZAINÉ Louis, de Florenville - GENET Gustave, de
Sclessin - MOURIAU Emmanuel, de Saint-Nicolas (Liège) -
PAULUS Napoléon, de Saint-Nicolas - VAN DEN WYN-
GAERTS Jean, de Saint-Nicolas - LOSCAUX Achille, de
Dampremy - de BOI Julien, de Lisseweghe - VAN DEN
BERGHE Hilaire, de Damme - MAES Albert, de Heyst-Duin-
bergen - BOEREBOOM Gaston, de Dünbergen - LAMPE
Joseph, de Damme - STYNS Alphonse, de Lisseweghe - Jean
MOBERS - VAN DYTER Pierre - BERNAERT Willem -
LEEMANS Alphonse - DETAÏLE Victor - LEROUX Mau-
rice - MICHEL Robert - DURQUENNE Jean, de Chapelle-lez-
Herlaimont - PETIT Fernand, de Chapelle-lez-Herlaimont -
COLLET Emile, de Bellecourt - MAINIL Léon, de Bellecourt -
THAUVOYE Maurice, de Quaregnon - PIERART Adhémar,
de Quaregnon - DEMBLERMONT Francis, de Frameries -
HOS Gustave, de Lessines - FONTAINE Zéphirin, de Binche -
BOUCHER Gaston, d'Ecaussines - VAN MEULENBEECK
René, de La Louvière - CONREUR Omer, de Marche-lez-
Ecaussines - VAN LOO René, de Jambes - SALMON Louis, de
Schaerbeek - DOUCY Eugène, de Koekberg - HILLE-
BRAND Jean.

La plupart de ces braves camarades appartenait à des grou-
pements militaires créés à l'initiative de notre gouvernement de
Londres pour seconder nos Alliés dans la libération du territoire
national. Ils tombent pendant la veille d'armes, à l'heure
même où partout on attend la consigne, espérée depuis quatre
ans de passer à l'action. L'ennemi qui garde encore l'invaissable
diable souci d'atténuer l'odieux de ces massacres collectifs tente
de les justifier par des motifs du genre ci-après : « Armé d'une

arme à feu, il a participé à des actes de sabotage et préparé un
grand nombre d'autres crimes dangereux pour la communauté.
Pour nous, les actes de sabotage, cela classe un homme. A nos
yeux, le saboteur c'est le patriote d'action, le vrai, celui qui
manifeste son civisme non par la facile grandiloquence des mots
ou des attitudes, mais dans le rude face-à-face avec la mort.
Démonstrer par voie d'avis au public un Belge comme saboteur,
c'est donc, en fait, pour l'occupant l'imposer à notre estime et à
notre gratitude. Ces héroïques combattants du front intérieur
lavent par leur audace et leur sacrifice la honte de tant de misé-
rables qui ont eu la bassesse d'âme de prêter volontairement à
l'ennemi l'aide de leurs bras ou de leur cerveau.

Quand à la communauté belge dont nos « protecteurs » semblent
vouloir assurer la défense, qu'ils sachent bien qu'elle rejette
comme une humiliation et un affront leur pharisaïque sollici-
tude. La communauté n'a qu'une catégorie d'ennemis qui me-
nacent sérieusement ce qu'elle a de plus cher : son honneur. Ce
sont les indignes qui se sont détachés d'elle pour se jeter aux
pieds de l'étranger contempneur de nos droits et spoliateur de
nos biens. Ces éléments sont pour nous « antisociaux » dans le
vrai sens du mot, parce qu'ils ont renié les traditions et l'âme
même de leur peuple. Contre eux la communauté belge saura se
défendre elle-même ; elle n'a donc nul besoin de l'aide de ceux
qui pour assouvir leurs instincts de domination, lui ont fait vio-
lence et continuent à lui imposer leur joug exécré.

Pendant les deux derniers mois, de nombreux combattants du
front de l'intérieur sont également tombés les armes à la main
au cours d'escarmouches avec des patrouilles ennemies : plutôt
que de se laisser arrêter, ils ont vaillamment engagé le combat.
Comme leurs camarades fusillés, ils représentent et maintien-
nent dans notre communauté nationale ce que nos plus lointains
frères lui ont légué de plus précieux : l'amour passionné de la
liberté et le sens de la dignité humaine. Que leur mémoire soit

Robert H.

LE TÉMOIGNAGE DU SANG

HENRI BOINEM

« Nous avons appris à tuer vite et bien » a déclaré un jour le tragique bouffon qui a publiquement renié sa qualité de Belge pour mieux se vautrer dans la boue de la servitude germanique. « Tuer vite et bien », cette formule d'assassin était une consigne dont la mise à exécution ne devait pas tarder. Dans la nuit du 22 au 23 Août 1943, une grosse auto noire circule mystérieusement dans les rues de Liège : elle est occupée par cinq individus à mine patibulaire, revêtus d'uniformes allemands. Voici qu'elle monte les rues de l'Académie et de Campine, oblique vers la rue des Buissons et brusquement stoppe. Trois des occupants en sortent, se dirigent vers une maison bourgeoise et frappent à grands coups sur la porte. Les habitants réveillés sont sommés d'ouvrir immédiatement : la vue des uniformes allemands ne leur laisse aucun doute sur le but de cette visite nocturne, il s'agit, croient-ils, d'une descente de la Gestapo. Les soi-disant policiers allemands entrent en criant et en gesticulant. Ils paraissent énervés, inquiets, peu sûrs d'eux-mêmes. Pendant que l'homme qu'ils sont venus arrêter s'habille, ils font semblant de perquisitionner. L'un parle français, un autre baragouine un allemand qui ressemble plutôt à du flamand. Mais voici que leur victime est prête à les suivre : l'auto démarre et sort de la ville à vive allure. Dix minutes après, elle s'arrête à proximité du fort de Loncin. On fait sortir le prisonnier qui se demande ce qu'on lui veut. On le conduit dans les champs à quelque distance de la grand-route et là deux des bandits en uniforme lui tirent chacun une balle dans la tête. Ils dépouillent ensuite le cadavre puis reviennent vers la voiture qui repart à grande vitesse vers la ville. Il est environ cinq heures lorsque une scène identique à celle qui vient de se dérouler se produit rue Publémont dans un immeuble portant le No 45. Violents coups de sonnette, une porte s'ouvre, des habitants surpris, effrayés, ne sachant que penser obéissent aux injonctions des malfaiteurs qu'ils prennent pour des policiers allemands. Un coup d'œil sur la carte d'identité de la victime désignée : « Allons, ouste ! avec nous ». Il fait presque jour, le temps presse et les sicaires ne permettent même pas au malheureux de se chausser ni de s'habiller. Il part en pyjama et en pantoufles. Sa sœur n'a pu que lui passer son pardessus qu'il jette sur ses épaules. La voiture démarre en trombe et prend la direction de Herstal, gravit la côte de Rhées et là à proximité du cimetière s'accomplit l'horrible chose : l'homme est froidement abattu de deux balles dans la tête.

Voilà comment les disciples du sinistre Marius de Tcherkassy appliquaient la doctrine de leur maître : « Tuer vite et bien ». Mais ils avaient compté sans le flair de la police liégeoise qui quelques jours plus tard leur mettait la main au collet. Et c'est alors qu'une fois de plus on vit à l'œuvre la fourberie allemande. Après avoir désapprouvé formellement ces crimes monstrueux commis par des belges contre des belges, les envoyés de la Kommandantur et de la Gestapo tombèrent d'accord pour mettre ces ignobles assassins à l'abri des rigueurs de la justice de leur pays. Ce qui s'explique d'ailleurs : cette façon de tuer ayant été inaugurée et mise en honneur en Allemagne contre les adversaires du régime : les maîtres pouvaient-ils désavouer les disciples aussi fidèles ?

La première de ces deux victimes immolées à la haine bestiale des bandits nazis était le député libéral Désiré HORRENT dont nous avons proclamé ici-même les vertus et l'éclatant patriotisme : la seconde c'était un paisible bourgeois de cinquante sept ans : Henri BOINEM. Comme si les scélérats avaient voulu donner à leur crime le caractère le plus odieux, ils avaient choisi

pour assouvir leurs instincts criminels deux hommes qui dans leur cité ne se connaissent pas d'ennemi déclaré. Comme celles de Désiré HORRENT, la personnalité et l'activité de Henri BOINEM n'avaient absolument rien qui pût fournir un semblant de justification au geste abominable des assassins.

Une bien belle figure que celle de ce Liégeois pur sang qui par l'aménité de son caractère autant que par les charmes de sa sensibilité et de son esprit s'était créé d'innombrables amis dans sa bonne ville. A Liège, on aime les natures droites, les regards francs, les cœurs généreux. Henri BOINEM cumulait les dons qui là-bas animant les sympathies. Il aurait pu les faire servir à un égoïste embellissement de sa vie, mais parce qu'il avait une âme ardente éprise des grandes vertus qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même, il les voua entièrement à améliorer et ennoblir l'existence des autres.

Instituteur d'élite, il a laissé à ses anciens élèves le souvenir d'un maître plein de sollicitude soucieux de semer dans l'esprit et le cœur des enfants le ferment quotidien des pensées justes et des sentiments généreux. Il accomplissait sa modeste tâche de chaque jour avec le zèle consciencieux de l'éducateur convaincu de la beauté et de la grandeur de sa mission. Ce qui assurait surtout à son influence sur les jeunes âmes qui lui étaient confiées toute sa force de rayonnement et de pénétration c'était avant tout sa fraîcheur d'âme. Il connaissait l'art de toucher, de persuader, d'émouvoir sans avoir recours aux grands mots ni aux attitudes solennelles. Ceux qui l'ont entendu parler à ses petits liégeois de l'amour filial, de l'affection que chacun doit porter à sa maman, ont eu la révélation de toute la délicatesse de sa sensibilité.

Parce que, au surplus, ses dons intellectuels se complétaient de l'insatiable curiosité d'un chercheur avide d'enrichir sa personnalité par l'étude, il cumula bientôt avec ses fonctions d'instituteur celles de professeur à l'Institut des Sciences Commerciales. Un travail régulier, méthodique, le familiarisa avec les cours de comptabilité dont il était titulaire au point qu'en bout de quelques années il publia plusieurs ouvrages qui lui valurent les éloges des spécialistes les plus autorisés.

Une belle intelligence, mais surtout un grand cœur. C'est en effet par son activité philanthropique que l'homme qui devait tomber sous les balles des plus répugnants assassins, s'était créé une large popularité dans les milieux libéraux liégeois et dans son quartier. Lorsque là-bas, on apprit sa mort ce fut une vraie consternation non seulement parmi ses amis, mais encore parmi les innombrables bénéficiaires de ses initiatives généreuses. Le bon peuple du quartier Ste-Marguerite avec sa spontanéité habituelle prononça son éloge en termes simples et émus. « Il estent si binamé » entendait-on dire partout. Etre « binamé » pour les braves gens du pays de Liège, c'est se faire tout à tous, ne rester insensible à aucune misère, se pencher sur les détresses d'autrui. Nul panégyrique ne vaut celui-là. Henri BOINEM l'avait mérité par son admirable dévouement à la cité ou au sein des nombreuses œuvres dont il était l'âme ou la cheville ouvrière. Président du « Buet », secrétaire du Bureau exécutif des comités scolaires, fondateur du Home du Grand Air, membre de l'Entraide diocésaine, membre du Vestiaire des enfants nécessiteux, secrétaire du Comité exécutif de la fête des mères, il a prodigué le meilleur de lui-même au service de l'idéal dont sa nature altruiste avait fait élection.

Profondément attaché au parti libéral, il n'avait rien du politicien haineux et sectaire. Ses convictions philosophiques et politiques s'alliaient à de larges conceptions sur la vie, la dignité humaine, la tolérance qui le rapprochaient de tous les hommes de bonne foi. Cet idéaliste se sentait uni de cœur à tous les idéalistes qui, sans distinction de croyance ou de parti, mènent le bon combat contre les vilenies de l'égoïsme et de la duplicité.

Ardent patriote, il rêvait d'une Belgique unie, dont tous les fils respectueux de la liberté de chacun, collaboreraient avec entraînement en parfaite communauté d'aspirations, à la prospérité et à la grandeur de la patrie.

Ainsi donc, c'est son éviscération éclairée et désintéressée qui lui a valu de tomber sous les coups des misérables qui ont renié leur propre pays. C'est pourquoi son sacrifice prend la valeur d'un témoignage. Comme son ami Désiré HORRENT dont toute l'existence proclame toute la ferveur patriotique, il est et restera dans la mort le témoin attestant, face aux Belges dénaturés, la beauté et la perennité de l'idéal qui en notre vieille terre de liberté et de tolérance a toujours, aux heures critiques, fusionné les énergies nationales et pour lequel tant de sang généreux a coulé.

MEMOR.

Scènes et menus faits de la neuvième année d'occupation allemande à Liège

Place Coronneuse, 11 heures du matin. Deux civils qui viennent d'arriver devisent paisiblement près du kiosque à journaux. Ils semblent attendre quelqu'un. Le plus grand des deux a des cheveux grisonnants et une belle figure rayonnante d'énergie. Son compagnon est beaucoup plus jeune et paraît lui aussi, plein d'allant et de cran. Soudain d'une maison toute proche des coups de feu partent et les deux hommes s'écroulent. Alors je vois sortir des immeubles voisins cinq, dix, quinze, vingt «gestapistes» qui y étaient embusqués. Les uns sont en uniforme, les autres en civil. Tous brandissent des brownings et mitraillettes. S'attendent-ils à une contre-attaque ? Ils se déploient dans toutes les directions pour face à un ennemi éventuel. Toutefois rien ne se produit. Je suis forcé de m'éloigner non sans avoir une dernière fois salué avec émotion les deux combattants du front intérieur étendus sans vie l'un à côté de l'autre. Comment sont-ils tombés dans ce traquenard ? Ils venaient vraisemblablement à un rendez-vous et c'est l'homme même qu'ils devaient rencontrer qui les aura vendus à l'ennemi. J'apprends dans la suite que les deux braves étaient le père et le fils R... de Heerstal vivant tous deux dans l'illégalité. Sachant qu'ils ne se laisseraient pas arrêter sans résistance, les valeureux «gestapistes» n'avaient pas hésité à les abattre froidement.

Rue de Campine, vers 10 h. 30. Un convoi funèbre se dirige lentement vers Ste-Walburg. Derrière le corbillard recouvert du drapeau à croix gammée un détachement de soldats allemands marche d'un pas lent et cadencé. Il est suivi de «noirs» et de quelques «vainqueurs de Tcherkassy». C'est vraisemblablement l'enterrement d'un «légionnaire» abattu par des hommes de l'armée blanche. Le tram dans lequel je me trouve dépasse lentement le cortège puis s'arrête. A ce moment des cris sauvages retentissent. Cinq jeunes «vainqueurs de Tcherkassy» blêmes, tremblant de rage, la bave aux lèvres, s'élancent à l'assaut de la voiture. Avec des gestes de forcenés qui ont perdu le contrôle de leurs actes, ils arrachent de la plateforme les civils qui ne se sont pas découverts au passage du corbillard et leur administrent force coups de poing et coups de pied. Un paisible jeune homme qui se trouvant tête nue n'aurait pu enlever ni chapeau ni casquette se permet de protester. Les cinq énergumènes se jettent aussitôt sur lui, le frappent à qui mieux mieux. Ce n'est pas encore assez : des civils quittent le convoi et viennent tour à tour le gifler tandis que des mégères qui suivent le corbillard lui lancent les pires insultes. Le malheureux est terrassé, piétiné avec une fureur bestiale. Ses valbeux assaillants ne le lâchent que lorsqu'il gît sans mouvement sur le sol. Tous les témoins de cette scène odieuse en sont profondément ébranlés. Quand on a vu ainsi à l'œuvre les «vainqueurs de Tcherkassy» on s'explique pourquoi Hitler a reconnu en eux les plus vaillants de ses soldats. Tufieu ! quel nerf ! quel allant et quelle audace ! Et comme ils nous ont vite mis un adversaire non armé hors combat ! Un bel exploit en vérité, à ajouter à tous ceux qui ont déjà fait d'eux les plus héroïques... Marius de toute l'Europe.

Quai de la Batte. Deux jeunes gens sont en train de bavarder tranquillement devant un verre de bière dans un grand café de l'endroit. Soudain l'un des deux tressaille : deux feldgendarmes en casque viennent de franchir la porte de l'établissement et se dirigent vers eux.

— Carte d'identité.

L'un et l'autre se sont dressés et tirent de leur portefeuille

leurs pièces d'identité. Aucun des deux n'est en règle. Les allemands leur font signe de les suivre. Au moment où la portière de l'auto s'ouvre pour leur livrer passage, ils bondissent sur le côté et s'enfuient à toutes jambes. Les deux boches ouvrent aussitôt le feu dans leur direction et un des deux gars s'écroule atteint d'une balle à la nuque. Ils le ramassent et le jettent dans leur voiture tandis que l'autre fugitif disparaît définitivement. Nous avons appris dans la suite que ce drame a été une fois de plus provoqué par une lâche dénonciation anonyme.

Dimanche 18 juin, rue de Campine à 9 heures du soir. Une grosse auto noire conduite par un chauffeur en civil amène quatre prisonniers, gardés par un soldat, à la Citadelle. Au moment où elle va obliquer à droite, la voiture ralentit. Un des captifs en profite pour sauter dehors. L'allemand se met à sa poursuite et décharge son revolver sur lui sans l'atteindre. Quand, dépité, il revient vers l'auto, quelle n'est pas sa rage de constater qu'elle est vide ! Les trois autres prisonniers en effet se voyant sans gardien n'ont pas hésité un instant : ils ont mis le chauffeur knock-out et se sont égaillés à vive allure dans la direction de la Citadelle et... on ne les a plus revus. Les civils qui ont assisté à la scène la racontent à qui veut l'entendre et partout les figures s'illuminent à leur récit.

Pendant un des plus violents bombardements du Val-Benoît, le vieux Guillaume H... mineur pensionné a cherché refuge dans la remise de son jardin. Il s'y croit en sécurité alors qu'il est en plein dans la zone la plus dangereuse du secteur. Soudain les bombes pleuvent avec fracas et l'une d'elle éclate à quatre mètres de son fragile abri. Heureusement elle a pénétré profondément en terre ce qui a atténué la violence du souffle de l'explosion. Guillaume n'en est pas moins enseveli sous les tuiles et les briques de son édifice. On le relève, on le ramène, il ouvre les yeux étonnés, se frotte puis s'écrie tout joyeux :

— Nom di nom, dji vike co... Vive les Anglais !

Il y a des êtres qui portent inscrite sur leur figure l'ignominie de leurs pensées et la bassesse de leur âme. A leur vue point n'est besoin de s'informer ni de leur genre de vie ni de leurs antécédents : toute leur abjection se lit sur leur physionomie mieux encore que dans leur casier judiciaire. Devant ces spécimens d'humanité inférieure, on se sent pris de malaise et de dégoût et l'on déplore que la société ne se défende pas mieux contre leur action malfaisante et antisociale. En temps normal, ils passent le plus souvent inaperçus dans la masse, mais depuis la guerre, nos protecteurs se sont chargés de les grouper, de les affubler d'un uniforme noir et de les incorporer dans leur glorieuse Wehrmacht. Cela nous vaut depuis plus de deux ans le spectacle le plus répugnant que nous ayons jamais eu sous les yeux : l'exhibition des immondes, le défilé de la racaille en armes, la parade de la crapule casquée. Une mobilisation et une sélection peu

banales en vérité ! La mise en évidence de la lie, de la lie, de la gadoue et du fumier, de tout ce que toute communauté humaine charrie dans ses sentines et ses bas-fonds. Les bas-fonds. Les boches ont de ces inspirations qui dévoilent toute la scélératesse de leurs desseins. Cette initiative d'élever à la dignité de soldat de la Wehrmacht les rebuts d'humanité qui traînent dans les milieux de basse pègre a provoqué une unanime réaction de dégoût. En présence de ces abjects renégats chacun détourne instinctivement la tête comme pûs de nausées.

Mais voici que depuis quelque temps à Liège leurs maîtres leur ont confié un service de garde et de surveillance sur la passerelle de la Batte. De sorte que les Liégeois sont contraints d'entrer en contact avec ces répugnants domestiques de nos oppresseurs qui les obligent à leur montrer leurs pièces d'identité et à se laisser fouiller. Il faut voir avec quel écœurement non dissimulé les habitants de la Cité Ardennaise se plient à cette humiliante nécessité. Avec quelle moue ils abordent cette canaille,

il faut entendre les réflexions, les exclamations de colère et de fureur qui fusent de toute part !

Blême de rage, un ancien combattant a peine à retenir son dégoût et son indignation. Un grand Monsieur se laisse visiter sans mot dire mais toise les deux flots d'un superbe regard de mépris. Un prêtre considéré comme suspect est emmené au poste tout proche, les passants le regardent avec sympathie.

J'examine l'un après l'autre ces gredins affublés d'uniformes belges reteints : ils ont tous des têtes d'éphèbes vicieux ou de forçats. Loin de prendre conscience du rôle odieux que l'ennemi leur fait jouer contre leurs propres compatriotes, ils paraissent tout fiers de se pavaner en armes devant la foule désarmée et impuissante. Devant tant d'ignominie on pense à la responsabilité des intellectuels comme Hertfen, Derycke, Streel, Daye et tant d'autres qui n'ont pas eu honte de prêter cette infamie : la collaboration avec nos oppresseurs.

HOUDVAST.

Notre idéal : SERVIR - Nécessité de l'héroïsme

Le saint et le héros, les surhommes qui ont dominé et vaincu toutes les médiocrités de la vie ont toujours représenté aux yeux des peuples civilisés les plus hautes inspirations de l'âme. Ils font honneur aux groupements ethniques et aux nations qui leur ont donné le jour ainsi qu'aux modèles dont ils se sont inspirés. Le saint c'est toute l'éclatante lumière de la perfection humaine, le héros c'est l'homme grandit par la vertu de force. La conception de la sainteté relève de l'absolu parce qu'elle implique l'efflorescence de toutes les qualités morales, celle de l'héroïsme participe de la relativité des particularités ethniques et de la culture des communautés nationales. Le héros de Nibelungen n'est pas celui de « La Chanson de Roland » : ils incarnent l'un et l'autre la tournure d'esprit et la qualité d'âme de leur peuple.

La valeur d'une civilisation se démarque dans les vertus qu'elle fait germer et épanouir dans le cœur des hommes et c'est pourquoi les nations qui n'ont pas le culte de la sainteté et de l'héroïsme sont stigmatisées de déclin et de décadence, même si elles conservent certaines apparences extérieures de prestige et de force. D'autre part il est une conception de l'héroïsme qui ne se réfère à aucune supériorité morale parce qu'elle ne met en jeu que la force brutale et ne jaillit pas des régions les plus élevées de l'âme, celles où l'homme affirme sa maîtrise sur tous ses bas instincts. Chez certains peuples il suffit pour prendre place dans la phalange des héros de déployer sa force face au danger et à la mort et de se livrer aux exaltations malsaines des combats où l'on tue des hommes. « Le héros demand aime de combattre » écrivent ses panégyristes. C'est précisément le reproche que nous adressons à nos ennemis à savoir d'avoir mis dans l'esprit de leur jeunesse le culte de la force et de le lui avoir proposé comme idéal cette chose affreuse qui est la négation même de toute dignité humaine : la guerre.

Parce que l'âme de notre peuple a été pendant vingt siècles imprégnée de la salutaire doctrine de Celti qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres », nous, Belges, nous répudions de toutes nos forces cette conception de l'héroïsme. La nôtre implique le mépris de la force brutale et la primauté de la force morale. L'héroïsme nous ne le concevons que comme l'exaltation de la volonté qui accepte souffrances et sacrifices en vue d'un bien supérieur. C'est que jamais au cours de son histoire notre peuple n'a tenté d'imposer sa loi à ses voisins. Nous avons le respect inné de la dignité humaine, nous avons l'horreur instinctive du sang versé et maudissons chaque jour le monstre qui a déchaîné l'horrible guerre qui depuis 1939 broie chaque jour sous ses pilons infernaux des centaines et des milliers de jeunes existences promises aux joies radieuses de la lumière.

Les camarades que nous avons vu accepter les risques des routes obscures sur le front intérieur avaient sans doute au cœur la haine de l'Allemand, mais cette haine n'était la simple réaction de l'honnêteté confiante devant le représentant d'un peuple qui s'est parjuré deux fois à la face du monde, réaction de la victime innocente devant le bourreau. Et c'est pourquoi l'heure du sacrifice — leurs dernière lettre en font foi — les trouve dans d'admirables dispositions où il n'y a plus place pour la rancune mais pour les plus émouvantes élévations de l'esprit. C'est dans cette attitude de calme résignation et de détachement total que nous aimons à nous représenter les quelques trois mille héros de cette guerre tombés sous les salves des pelotons d'exécution ennemis. Nous y voyons le signe de la vraie force, celle qui nous touche, nous émeut parce qu'elle est toute

sincérité et n'emprunte rien à de vains soucis de défi ou de gloire. Heureux les peuples qui ne demandent à leur fils de mourir que pour des causes justes. Les bénédictions du Ciel leur sont assurées et quelques dures que soient leurs épreuves, l'espoir d'efficaces compensations leur reste comme suprême réconfort. Il n'en va pas de même de ceux qui ont fait couler le sang des hommes pour assouvir les sordides ambitions d'un nationalisme effréné : les malédictions divines et humaines pèsent sur eux comme le châtimement de Cain.

Nous sommes fiers de nos héros parce que nous savons que sous la simplicité et la modestie de leurs attitudes se dissimulent les vertus les plus éclatantes et en tout premier lieu la vertu de force. Nous sentons qu'en ces années de dures adversités c'est par eux, par leur sacrifice, par leur grandeur d'âme qui a été sauvegardé l'essentiel de notre patrimoine spirituel. Et plus que jamais nous allons avoir besoin du stimulant de leur exemple. Car demain pour endiguer les flots montants du matérialisme qui menace de nous plonger dans les veuleries et les petitesse d'un égoïsme jouisseur, il nous suffira d'évoquer leur lumineux désintéressement, de nous rappeler la sublimité de leurs dernières pensées et de leur fière contenance devant la mort.

Au lendemain de la grande épreuve de 1914-1918, nous avons trop souvent entendu, dans la bouche même de ceux qui avaient servi le pays, le mot REVENDICATION. C'était à qui ferait payer au plus haut prix les menus services rendus à la patrie. Il s'est ainsi créé un état d'esprit néfaste qui était la négation même de celui dont les plus purs de nos héros nous avait laissé l'exemple. Nous aurions dû nous souvenir du désintéressement total de ceux qui pour toute récompense de leur patriotisme avaient reçu douze balles allemandes dans le corps.

Nécessité de l'héroïsme... Aujourd'hui déjà dans certains milieux, où l'appât de l'argent exerce sa redoutable fascination, l'idéaliste passe pour un lunatique. On s'y gausse de ceux pour qui les mots patrie, honneur et dignité ont gardé tout leur sens ; on s'y apitoie bruyamment sur le sort des naifs qui acceptent de risquer et de perdre leur vie pour ces mots. Que sera-ce demain ? Assistons-nous comme en 1919 à une frénétique ruée vers l'or et les plaisirs ? Verrons-nous le triomphe d'un immonde zozouisme nous ramener aux horreurs de la sauvagerie primitive ? Le pire est à craindre si nous laissons tomber dans l'oubli le souvenir de ceux qui nous ont montré les voies montantes où les cœurs s'ennoblissent et les âmes se purifient.

Nécessité de l'héroïsme... Demain la Belgique retrouvera le secret de la vraie grandeur si elle le demande aux meilleurs de ses fils qui aux heures d'épreuve lui ont tout sacrifié. Sa restauration matérielle et morale prendra le sens d'une parfaite réussite dans la mesure où elle la léguera de toutes les valeurs morales dont son patrimoine s'est enrichi au cours de ces quatre ans de lutte et de résistance. C'est pourquoi une vaste et impitoyable épuration nous paraît nécessaire. Pour que retentisse, claire et persuasive, la voix autorisée des Purs qui ont consenti à mourir pour que la patrie continue à vivre, il faudra imposer silence à tous les indignes, aux renégats, aux faux profiteurs. Dans cette Belgique purifiée, nos Héros morts reconnaîtront le doux visage de la Patrie et ils continueront à nous passer les consignes qui triomphent de toutes bassesses et de toutes les médiocrités parce qu'elles ont une valeur éternelle. Ce sera leur revanche et leur triomphe.

ADAM.

UN REPORTAGE INÉDIT : Un rédacteur de "Cœurs Belges" s'entretient avec trois Prisonniers Russes évadés

Ce n'est pas sans peine que je les ai dénichés. La meule de paille où ils s'abritaient se dressait loin dans les campagnes et il nous fallut errer longtemps avant de la découvrir. Il était onze heures du soir. Après quelques cris et coups de sifflet, quelque chose bougea dans le tas de gerbes et trois silhouettes apparurent. Le contact est bientôt établi : on se salue d'un vigoureux « Bonsoir, camarades » et on se serre la main. Le filet lumineux de ma lampe de poche passe successivement sur les trois figures inconnues. Ce sont trois gaillards d'allure décidée, mais les guenilles dont ils sont vêtus et une barbe non rasée leur donnent un air inquiétant. Le plus jeune s'exprime assez couramment en français. Il nous raconte qu'ils se sont évadés du charbonnage de X. en se laissant glisser du haut d'un pont par un câble métallique. Sans pièce d'identité, sans boussole, sans vivres, ils se sont mis en route dans la direction de Charleroi. Ils ont eu peine à se ravitailler en cours de route car leur allure inquiétait les habitants des localités qu'ils traversaient. Un campagnard a bien voulu leur donner des hardes qui leur ont permis de remplacer leurs effets militaires. La troisième nuit de leur escapade, ils ont été surpris sur une grand-route par une auto de « gardes noirs ». A leur vif étonnement, ceux-ci après s'être enquis de leur nationalité, ne les ont pas inquiétés. Je leur demande pourquoi il veulent gagner Charleroi : « Des camarades nous ont assuré, nous répondent-ils, que là-bas on s'occupait de nous et qu'on nous enrôlerait dans un groupement de partisans.

— Vous voulez donc vous battre ?
— Naturellement, c'est pour cela que nous nous sommes évadés.
— Eh ! bien, c'est entendu, je vais m'occuper de vous.

Le lendemain, les fugitifs étaient devenus mes hôtes, ils devaient rester quinze jours. Lorsque, lavés et rasés, ils eurent remplacés leurs hardes par des vêtements en bon état, je me trouvais en présence de jeunes gens souriants qui paraissaient très heureux de la tournée qu'avait prise leur aventure. Au bout de quelques jours nous étions devenus de bons amis. Ce qui me frappa d'abord chez mes nouveaux amis c'est leur sincérité, leur naturel. On a souvent dit que les Occidentaux ont perdu leur fraîcheur d'âme dans les raffinements de leur civilisation. Par leur politesse et leur savoir-vivre, mes trois jeunes russes venus l'un de Voronéj, l'autre de la Crimée et le troisième des bords de la mer Caspienne, ont d'emblée gagné les sympathies de ma famille. La surprise est d'autant plus agréable que, de ce fait l'image du bolcheviste tenant un couteau sanglant entre les dents se dissipe définitivement de nos esprits comme une ridicule invention d'un de la propagande allemande.

Mon étonnement ne cesse de grandir. Je leur ai procuré des livres et je constate que tous trois lisent et écrivent correctement leur langue. Au surplus, ils sont au courant des plus récents événements de la guerre, raisonnent et discutent avec bon sens. Voilà l'occasion de me documenter sur le fameux régime russe. Dans le domaine industriel, me disent-ils, la Russie a subi de prodigieuses transformations. C'est ce qui a permis, avec l'aide anglo-américaine, d'équiper les formidables armées qui ont fait reculer de deux mille kilomètres les envahisseurs allemands. Cette industrialisation et un accroissement de la production agricole ont modifié dans le sens d'une réelle amélioration les conditions de la vie matérielle. Ici en Belgique où la population est profondément attachée à ses croyances religieuses, nous avons appris avec inquiétude que votre gouvernement cherchait à réchristianiser le peuple. Qu'en est-il ? leur demandai-je.

— La formation que nous recevons à l'école est purement laïque et diffère de celle que nous donnent nos parents. Les milieux dirigeants et officiels ignorent Dieu et la religion, mais on n'empêche personne de faire ses devoirs religieux. Depuis la guerre on a remarqué que dans les églises et les temples les offices sont beaucoup mieux suivis. A l'armée, nous avions des aumôniers.

Nous continuons à parler du régime social qui, d'après mes interlocuteurs, plaît aux jeunes et inquiète les vieux. Puis ils évoquent des souvenirs du pays, nous décrivent leur train de vie. Le cadet qui s'appelle Yvan était ouvrier dans une grande usine textile de Voronéj. C'est un solide gars de vingt-deux ans. Il souffrit toujours. Il a été fait prisonnier il y a plus de deux ans et son long séjour dans notre pays l'a familiarisé avec notre langue. Artilleur, l'unité à laquelle il appartenait ne s'est pas distinguée devant l'ennemi, aussi aimerait-il retourner au combat au plus tôt. Le plus instruit des trois, c'est Michel : âgé de vingt-cinq ans il a le type asiatique. C'est lui qui a pris l'initiative de fausser compagnie aux Allemands. Parachutiste volontaire, il a été engagé dans une opération des plus audacieuses destinée à entraver la progression des Allemands devant Stalingrad. Une grave blessure lui a valu quatre long mois d'hôpital. Il ne rêve plus que de reprendre les armes le plus tôt possible. Il ne pardonne pas aux Allemands les forfaits dont ils se sont rendus coupables envers son pays. Ils nous racontèrent cela, dit-il, et nous les forcerons à reconstruire nos régions dévastées.

Wassili, l'aîné, est d'humeur moins belliqueuse. Pêcheur de son état, il est très satisfait du régime communiste. « Je dois fournir les sept dixièmes des produits de ma pêche à l'Etat », dit-il, mais, en fait, on est à peu près libre d'en disposer à son gré. Blessé et tombé entre les mains de l'ennemi en juin 1942, il a été soigné pendant sept mois par ses camarades qui lui ont ainsi sauvé la vie.

De mes multiples entretiens avec mes trois amis russes, j'ai retiré la conviction que si la Russie de Staline a mieux tenu le coup que celle des Tzars devant l'invasion allemande c'est grâce à cette industrialisation massive du pays. « On verra la puissance de l'armée russe lorsqu'elle déclenchera sa grande offensive finale », m'ont dit mes trois jeunes hôtes. Nous avons actuellement vingt-cinq millions d'hommes sous les armes et nous disposons d'un matériel fabuleux. Tous nous avons la conviction que nous entrerons bientôt en Allemagne.

En vérité de bien braves types et qui font honneur au grand peuple slave que Hitler à un jour ose comparer à un « ramassis de bêtes ». Les bêtes, les vraies, méchantes, féroces, friandes de sang et de carnages, nous, Belges, nous les connaissons. Deux fois en vingt-cinq ans, elles sont venues se repaître chez nous : il aura fallu toute la puissance et la vaillance du peuple russe pour les rendre inoffensives en leur brisant définitivement les reins.

KNESSLAER.

UN CHIC TYPE

Ses hommes savaient qu'ils pouvaient avoir en lui une confiance absolue. Toute sa personne respirait droiture et loyauté. La limpidité du regard, son ton décidé et sa vigoureuse poignée de main révélaient l'énergie d'un tempérament combatif. Dans son groupement il avait assumé le rôle le plus en vue, celui de chef et tous ceux qui le voyaient à l'œuvre se félicitaient de servir sous ses ordres. De taille moyenne, ni trop jeune, ni trop vieux : il avait trente ans. Sa démarche et son maintien attiraient l'attention par toute la fière assurance qui s'en dégageait. Et lorsque bien campé devant ses hommes, les scrutant de son regard de feu, il leur passait ses consignes, il avait vraiment grande allure.

Mais sur le front intérieur, il est des circonstances où ceux qui ont assumé la responsabilité de diriger et de commander les autres sont appelés à mettre en jeu toutes leurs ressources d'énergie. Lorsque par exemple le chef qui hier encore avait à sa disposition de puissants moyens d'action, n'est plus qu'un pauvre prisonnier complètement réduit à l'impuissance et soumis aux caprices de l'ennemi. C'est le sort échu à Richard H... Après deux ans d'activité antiallemande, il eut un matin la désagréable surprise de voir sa maison par un important contingent de « gestapistes » qui bientôt l'emmenèrent dans leur voiture non sans emporter quelques documents compromettants découverts dans son bureau.

Son arrivée à la prison St-Léonard passa inaperçue, mais après quelques jours sa présence ne tarda pas d'être remarquée. Ce qui lui valut de trancher nettement sur ses compagnons d'in-

fortune, ce fut tout d'abord sa mise soignée, sa fière démarche, son inaltérable bonne humeur. Dans les longues files de prisonniers bû s'étiraient dans le demi-jour du vaste hall à balustrades métalliques, les geôliers allemands eux-mêmes furent frappés de l'allure désinvolte de ce pensionnaire qui semblait les narguer. Ils en conçurent un vif dépit et leurs rapports avec le nouveau venu débuta sous le signe d'une hostilité ouverte. Bientôt des incidents surgirent. Ce prisonnier ne ressemblait aux autres. D'une fierté chatouilleuse, il prétendait ne s'en laisser imposer par personne. Ses gardiens étaient outrés d'une telle prétention. « Nous le mettrons au pas » s'étaient-ils dit. Mais fichtre ! l'homme ne paraissait nullement disposé à se laisser manœuvrer comme les autres. On avait beau lui hurler les ordres en français ou en allemand, lui lancer les pires injures à la tête, il avait cette façon de hausser les épaules, d'expliquer son dédain par un sourire ou un regard qui mettait ses antagonistes hors d'eux-mêmes. Un jour, l'un de ceux-ci, poussé à bout par tant d'arrogance, voulu le rudoyer. Mal lui en prit : aussitôt le prisonnier se mit en garde et lui administra une volée de « directs » à la face qui lui enlevèrent pour toujours l'envie de recommencer. Au bout de quinze jours, Richard H... était devenu l'hôte le plus populaire et le plus sympathique de la grande geôle. Les timorés et les peureux qui l'apercevaient au préau en étaient ragaille pour toute la journée. Son attitude intransigente et frondeuse envers les allemands faisait d'eux l'admiration de tous. On en parlait longuement dans les cellules en termes enthousiastes. « Ah ! celui-là, disait-on, il leur montre bien ce qu'il pense. Comment ne l'ont-ils pas encore passé à tabac ? »

Le fait est que loin de se laisser intimider par les hurlements et les menaces de ses geoliers, le 165, comme on l'appelait (c'était le numéro de sa cellule) se montrait de jour en jour plus intraitable. Toutes les défenses par lesquelles le directeur de la prison prétendait faire régner l'ordre dans l'établissement, il les enfreignait l'une après l'autre. Défense de communiquer avec ses voisins par les tuyaux de chauffage, défense de parler au préau, défense de siffler, de crier, de chanter, tout ce qui inspirait crainte et frayeur à ses compagnons restait pour lui lettre morte. Le matin, on l'entendait de sa lucarne donner d'une voix claire et vibrante des conseils à certains de ses hommes qui se trouvaient au premier étage ou au rez de chaussée. « N'avez pas, leur criait-il, mettez tout sur mon compte et tout ira bien. »

Peu à peu on apprit qu'il était aussi « chic » aux interrogatoires qu'en cellule. Les documents trouvés dans son bureau l'avaient sans doute irrémédiablement compromis et il savait qu'il ne s'en tirerait qu'avec une condamnation à mort en bonne et due forme. Mais quand les policiers tentèrent de l'aligner sur la voie d'aveux complémentaires susceptibles de les orienter dans leurs recherches, il se rebiffa avec hauteur. « Ah ! non, pas de ça. leur répliqua-t-il. Vous pouvez me fusiller, c'est dans les règles du jeu, mais ne comptez pas sur moi pour jouer le rôle infâme de dénonciateur, vous perdriez votre temps. Promesses, menaces, interrogatoires interminables ne changeront rien à cette énergie prise de position. Un des policiers qui menaient l'enquête lui dit même un jour : « Il y a encore moyen de vous sauver la vie... Si vous nous donniez quelques indications sur le fonctionnement de votre service dans la région de V... je suis persuadé que les juges tiendraient compte de votre sincérité. » A ce prix-là, je

préfère que vous me fusilliez tout de suite. Si on vous proposait ce marché infamant, l'accepteriez-vous ? demanda-t-il au siffler qui baissa la tête et ne répond pas.

Chose étonnante, bientôt Richard H... ne jouit pas seulement de l'estime de ses compatriotes prisonniers, mais les allemands eux-mêmes ne cachèrent pas leur admiration pour cet adversaire qui leur tenait si magnifiquement tête. C'est un grand caractère-dirent-ils. Devant le conseil de guerre, le Belge impressionna amis et ennemis par le cran dont il fit preuve. Non seulement il ne chercha nullement à se disculper, mais il agrava son cas pour décharger certains de ses hommes, se chargeant de délits qu'il n'avait pas personnellement commis. Après la lecture du verdict le condamnant lui et deux de ses collaborateurs à la peine capitale, il se campa fièrement devant ses juges et leur dit : « Je reconnais que j'ai mérité cette peine, je vous demande donc de me fusiller, mais de laisser la vie à mes deux compagnons qui sont mariés et pères de famille. »

L'admirable histoire de Richard H... ne s'est pas terminée immédiatement comme tant d'autres. Depuis plusieurs mois, ce grand « chic type » condamné à mort est à la prison de B... dans la plus complète incertitude sur son sort. D'un moment à l'autre, on peut venir le chercher pour le conduire devant le peloton d'exécution. Cela ne l'empêche pas d'égayer ses voisins par sa bonne humeur et de les édifier par son cran et son allant. Voilà n'est-il pas vrai ce qui s'appelle avoir du sang belge dans les veines, voilà un bel exemple d'énergie, voilà une grande leçon de tenue et de dignité. Jeunes gens de chez nous éblouis par les turpitudes du « zazouisme », faites-en votre profit.

J. M. ALPHONSE.

Escarmouches avant le grand choc

Il ne se passe pas de jour que dans l'un ou l'autre secteur de brèves escarmouches ne mettent aux prises nos hommes du front intérieur avec les troupes de l'occupant. A chacune de ces rencontres les mitraillettes claquent et des hommes tombent car de part et d'autre l'acharnement est vif. L'accrochage se produit le plus souvent dans les bois ou sur les grand-routes. Tout récemment, quatre de nos intrépides combattants surpris dans la forêt de B... se sont magnifiquement défendus contre des forces ennemies supérieures. Deux d'entre eux sont restés sur le terrain. Ils s'étaient juré de ne jamais se quitter et ils sont tombés côte à côte après avoir lutté jusqu'au dernier souffle.

A H..., le camarade H... a préféré engager le combat avec les Feldgendarmes plutôt que de se laisser arrêter. Il en a abattu deux. L'ennemi a alors envoyé sur les lieux des renforts qui ont entrepris le siège de la maison. Le brave B... s'est défendu avec l'énergie du désespoir tenant vaillamment tête aux assaillants. Il avait d'importantes réserves de munitions et il put résister assez longtemps. Malheureusement des volées d'obus de balles cinglaient ses fenêtres et il tomba frappé à mort au moment même où il venait de voir sa femme s'effondrer, tuée raide.

A M..., la mitraille entre soldats de l'armée blanche et un important contingent d'allemands a duré depuis onze heures au soir jusqu'à trois heures du matin. Une vraie bataille rangée qui a permis de constater la belle tenue au feu de nos hommes. Partout d'ailleurs on sent une fiévreuse impatience de passer à l'action. Les énergies sont sous pression et l'on attend les consignes décisives. Atmosphère de veille d'armes tout imprégnée de ferveur patriotique et d'humeur batailleuse. Chacun se rend com-

pte de la pathétique solennité de l'heure et de la grandeur du rôle qui lui est dévolu. Libérer sa patrie, chasser l'invasisseur parjure, rendre à nos cités le droit de faire claquer bien haut au sommet de leurs édifices publics nos trois couleurs nationales, peut-on concevoir mission plus noble et plus exaltante que celle-là.

Et cependant c'est aussi et plus que jamais le moment de faire preuve de discipline et de sang-froid. Un ordre donné prématurément, une fausse manœuvre initiale peut avoir des conséquences désastreuses. Autre recommandation qui s'impose : au cours des premiers combats de 1914 et de 1940 on a constaté que les hommes qui manquaient de calme au baptême du feu créaient le désordre et parfois provoquant la panique dans leur unité. Il s'agit donc de maîtriser ses nerfs et de savoir se servir de son arme sans précipitation et sans trouble. C'est la condition première pour faire figure de combattant et non de « paniquard ».

Attention donc aux surprises surtout pendant la nuit ; ne pas tirer à l'aveuglette et se conformer strictement aux ordres des chefs. Du sang-froid, encore et toujours du sang-froid. Il n'est pas de qualité plus indispensable que celle-là pour réagir contre les émotions du premier « contact » avec l'ennemi. Quant aux autres vertus guerrières : courage, audace, endurance, nous savons que nos jeunes et enthousiastes volontaires en sont doués. A tous ces braves qui ont répondu en masse à l'appel de la patrie la Belgique dit bien haut sa fierté et sa gratitude. Que Dieu les garde !

HOUDVAST.

Hommage aux Héroïnes de Belgique

Plus que quiconque nous tenons à ne pas profaner les grands mots de faciles généralisations. Nous savons que parmi les femmes autant que parmi les hommes il y a eu au cours de cette guerre des cas flagrants de lâcheté. Nous connaissons par dizaines des institutrices à qui la crainte des plus légères représailles de l'ennemi a enlevé tout souci de dignité belge et qui pendant toute la durée de la grande épreuve nationale ne se sont jamais préoccupées d'allumer dans les jeunes cœurs que le patriotisme. Ces éducatrices mercenaires ont perdu de vue que c'était cela l'essentiel de leur mis-

sion : maintenir les esprits et les cœurs dans une saine atmosphère de fierté belge. A cette obligation morale leur égoïsme a substitué des craintes puériles et le désir tenace de s'éviter tout ennui.

Nous connaissons des femmes qui ne trouvent nulle honte à déclarer en public que la patrie ne les intéresse pas et que la sécurité, le bien-être de leur foyer passe avant tout. Nous en connaissons d'autres qui ont pris ouvertement le parti de l'ennemi et se sont mis à son service.

Ces pénibles constatations et la réserve qu'elles impliquent nous dégagent de tout parti pris et nous donnent toute liberté pour parler des vraies femmes belges. Est-il besoin de dire qu'elles forment la majorité de notre population féminine ? Il y a tout d'abord les épouses et les mères de tous les braves dont les croix de bois jonchent le calvaire de la Belgique. Figures douloureuses et stoïques de la patrie souffrante, elles nous rappellent à tout instant que la liberté et l'honneur d'un pays ne sont pas choses vaines puisqu'il faut tant de sang et de larmes pour les sauvegarder.

Voici maintenant l'immense armée de celles — femmes du monde ou modestes ménagères — qui, sans éclat, très simplement entretiennent dans leur rayon d'action ou d'influence le culte des grands principes et des grands sentiments qui font la richesse de notre patrimoine spirituel. Réagissant avec toute leur sensibilité contre tout ce qui avilit et dégrade, mettant au cœur de leurs enfants ou de leurs proches l'amour de tout ce qui élève et grandit l'homme, elles représentent dans notre communauté belge une force de préservation et d'exaltation dont on ne dira jamais assez la bienfaisante efficacité.

Que dire de celles qui, douées de la fière énergie du soldat, n'ont pu assister impassibles à la grande lutte où leur pays est engagé et ont voulu s'y jeter corps et âme. Elles forment la plus belle élite dont un pays puisse s'enorgueillir. Depuis juin 1940, elles ont fait leur apparition sur le front intérieur où dédaigneuses des dangers elles donnent à leur peuple l'exemple du plus vrai et du plus émouvant patriotisme. Dira-t-on que cette fois elles ne sont plus comme en 1914-1918 à égalité de risques avec les hommes puisque l'ennemi réserve les honneurs du peloton d'exécution aux représentants du sexe fort et ne fusille plus les femmes ? La mort à petit feu dans les geôles et les camps de concentration d'outre-Rhin n'est-elle pas aussi redoutable que la mort par les armes ? Tel est le sort que quelques-unes de nos plus vaillantes héroïnes ont subi dans ces conditions de solitude et d'abandon à faire frémir.

C'est dans les prisons de Belgique et certaines grandes geôles d'Allemagne qu'on se rend mieux compte de ce qu'est la contribution des femmes belges au puissant effort de la résistance intérieure. Dans chacun de ces établissements, une section leur est réservée : elles sont là parfois plusieurs centaines venues de tous rangs de la société et de toutes les régions du pays. Aux heures de la sortie aux préaux, on les voit défilier une à une en interminables théories, marchant fièrement, la tête haute et rythmant leur marche d'un pas assuré. Dans ces longues files on voit tour à tour passer des dames de la haute société, des bourgeoises, des femmes du peuple. Le jour gris des couloirs efface les teintes des toilettes et met une note de gravité sur les physionomies. De jeunes frimousses de vingt ans alternent avec des figures austères ombragées de cheveux blancs.

En les regardant défilier si différentes d'aspect et d'allure, on pense à la diversité des dévotions antiallemandes qu'elles représentent. Cette petite ouvrière à la mine éveillée travaillait dans une usine d'armes : elle en a profité pour subtiliser des revolvers et des brownings qu'elle donnait ensuite à des groupements paramilitaires belges. Cela lui a valu une condamnation aux travaux à perpétuité. Cette respectable douanière au maintien si distingué a donné l'hospitalité à des aviateurs alliés. La jeune femme qui la suit est mère de quatre enfants : elle remplissait les fonctions de courrier dans un vaste service de renseignements. Voici une grande blonde d'allure très fière et qui met les geôlières en rage par le regard dédaigneux dont elle les toise : elle a giflé un officier allemand et a, de ce fait, écoupé de six mois de prison. Quant à cette pauvre vieille à lunettes qui s'en va cheminant péniblement, c'est la veuve d'un brave fusillé : l'ennemi l'accuse d'avoir prêté aide à son mari.

Autant de prisonnières, autant de dévotions, autant de sorts dramatiques. De ceux-ci il en est qui sont particulièrement émouvants tel celui de cette mère de six enfants qui a perdu son mari exécuté à Breendonck pour sabotage et collaboration à un service de renseignements. Tel celui de cette héroïque veuve de S... dont les deux fils condamnés à mort sont tombés en héros à la Citadelle de Liège. Les souffrances morales endurées entre les quatre murs de leur cellule ont laissé des traces sur de pauvres figures émaciées où la lumière du sourire semble être éteinte pour toujours. Des yeux qui ont trop pleuré ont perdu l'éclat des grandes joies qui les remplissaient de clarté.

Cependant ce n'est pas une impression de tristesse qui se dégage de ces défilés de captives où chacune représente une nuance particulière de souffrance acceptée et endurée pour une grande Cause. Ce sont au contraire des sentiments de fierté et de confiance qui émanent de ce magnifique faisceau de volontés et d'énergies. Ces femmes-soldats qui n'ont pas reculé devant l'épreuve et le sacrifice alors que tant d'hommes s'effondraient dans les craintes et les angoisses de la lâcheté, la patrie les contemple avec une admiration émue, car elles incarnent son âme ardente. N'y eût-il pour personifier la légendaire bravoure belge que ces prisonnières au cœur indomptable, il nous serait interdit de douter de l'avenir de notre pays, car le meilleur de lui-même serait sauvegardé par cette élite féminine qui a concentré dans ces aspirations ce qu'il y a de plus beau dans le patrimoine spirituel de la Belgique.

Mais ce n'est pas seulement dans les prisons et dans les camps où l'ennemi les a réduites à l'impuissance que les femmes belges donnent la mesure de leur vaillance et de leur esprit de sacrifice. Tous les jours, sur le front intérieur, nous avons sous les yeux l'exemple de leur générosité et de leur abnégation chevaleresques. Il n'est pas un seul groupement de résistance qui ne compte parmi ses membres plusieurs de ces volontaires féminins toujours prêts à payer de leur personne dès qu'il s'agit de servir. De tous âges, de toutes conditions, elles rivalisent de cran et d'ardeur émerveillant leurs compagnons masculins par la ferveur de leur foi patriotique.

Comme nous voudrions pouvoir ici, dès maintenant, proclamer bien haut les mérites éclatants de toutes celles que nous avons vues à l'œuvre ! Jeunes filles, mères de famille, riches, pauvres, toutes animées d'un même sentiment d'attachement profond à la patrie, fières de pouvoir harceler l'ennemi, ardentes dans la lutte comme des soldats. Elles ont de quoi tenir. Ne sont-elles pas du pays de Gabrielle Petit ? La lumineuse figure de la célèbre héroïne belge continue à briller dans notre ciel de bataille nimbant de sa splendeur l'idéal pour lequel tant de sang généreux a coulé.

Quel privilège pour une nation accablée par la dure épreuve de la guerre de pouvoir puiser en elle-même c'est-à-dire dans l'âme même de ses meilleurs enfants la grande vertu de force qui permet de faire dignement face à l'adversité. Ce n'est pas chez nous qu'il faut élaborer des théories et des doctrines ronflantes pour stimuler le courage de ceux qui luttent, souffrent et meurent dans l'enfer des batailles. Le sens de la dignité et de l'honneur suffit pour provoquer devant les pires calamités des réactions de force calme et sereine. Ce n'est pas en vain que pendant vingt siècles un même idéal a façonné l'esprit et le cœur de nos ancêtres.

Le rôle que les femmes belges ont joué dans la présente épreuve est comme celui de leurs aînées de 1914-1918 une émouvante démonstration des plus belles vertus de notre peuple. D'un peuple qui connaît le prix de la liberté, le prix de la souffrance et le prix de la vie.

RODRIGUE.

SUR LES CIMES

Extraits du Testament Spirituel d'un Prêtre Belge fusillé par les allemands

En ces temps d'épreuve où, privée de ses libertés et de ses droits, la Belgique revit les plus mauvaises heures de son histoire elle a besoin de toute la générosité de ses fils pour ne pas succomber aux tentations du laisser-aller, de la lâcheté et de l'égoïsme. Dieu soit loué, au moment où nous entrevoyons la fin de ses maux, nous pouvons faire la réconfortante constatation que l'énergie et la noblesse d'âme des meilleurs d'entre eux l'ont emporté sur les faiblesses et les défaillances des indignes. Le document qu'on lira ci dessous est un sublime acte de foi dans les hautes destinées de Belgique, un acte de foi d'autant plus émouvant qu'il a été sanctifié par le témoignage dont Pascal a dit toute la valeur : le témoignage du sang.

« Le grand rêve de ma vie va-t-il enfin se réaliser ? Celui de mourir pour une sainte Cause prêchée par le Christ ? L'Eglise déclare : le patriotisme est une vertu chrétienne quand il émane de la charité. J'ai servi la patrie par amour pour Notre Seigneur, aussi j'espère en sa divine miséricorde et je compte sur la récompense éternelle. Donc, si la Divine Providence en a décidé ainsi, je regarderai la mort en face sans peur ni reproche... Après un dernier adieu à vous tous, une dernière prière : « Jésus, Marie Joseph », j'espère tomber en criant : « Vive l'Eglise catholique ! Vive la Belgique ! »

Ma première prière quand la porte de la prison se ferma fut celle de Notre Seigneur au jardin des Oliviers. « Seigneur, faites que ce calice s'éloigne de moi, mais non pas que ma volonté soit faite mais la Vôtre... si ma passion et ma mort sont plus utiles, je ne refuse ni la souffrance, ni la mort... Je comprends, je sens que la solitude et la souffrance détachent de la terre et élèvent l'âme, pour l'unir davantage à Dieu. J'ai donc pu écrire sincèrement : « J'aime la solitude, j'aime la prison in Christum, cum Christo et per Christum. Qui vraiment « tout concourt au plus grand bien de ceux qui aiment Dieu ». Mieux que jamais, j'ai aussi bien compris la mystère du Corps Mystique. N'est-il pas nécessaire que la passion du Christ continue dans son Eglise, ses ministres et ses membres pour racheter les péchés des hommes ? C'est bien à notre tour de charger comme le Cyrénéen la

Croix de Jésus sur nos épaules et de nous associer intimement comme Marie à la Passion Rédemptrice.

Les premiers quinze jours, la croix et le chapelet furent mes premiers et uniques compagnons sensibles qui m'aidaient à converser avec Jésus et Marie, puis à Bruxelles j'eus la consolation d'avoir des gentils compagnons, peu après de réciter le bréviaire et enfin le bonheur des bonheurs : Monsieur l'aumônier m'apporta une valise-chapelle et chaque matin le Christ-Roi descendit des Cieux près de ses prisonniers, joie intime, indescriptible : je reçus un Hosanna, l'Evangile, les Lettres de St-Paul, l'imitation de Jésus-Christ. De quoi passer des mois sans ennui.

Faut-il en conclure que la prison est synonyme de paradis ? Loin de là. Comme Notre-Seigneur au jardin de Gethsemani, j'ai connu le dégoût, l'effroi et la tristesse, mais tout cela offrit au Ciel par Marie Médiatrice fit bientôt place au calme, à la résignation et même à la joie. Comme Saint-Paul, je surabonde de joie dans mes tribulations et je sens que ni les souffrances, ni la prison, ni la mort ne pourront me séparer de l'amour du Christ, de l'Eglise Romaine, de la patrie, de la paroisse, de mes parents et amis.

Et maintenant avant de paraître devant le tribunal suprême, un dernier regard sur le passé. Je constate avec peine bien des fautes : que de bien j'ai négligé de faire : que de bien mal fait ! Mon Dieu, pardon, mille fois pardon. Je demande aussi pardon à tous ceux que j'ai scandalisés et offensés, à tous ceux auxquels je ne fus point dévoué comme j'aurais dû l'être. Pardon à tous ceux que j'ai attristés, pardon que j'espère obtenir comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé. D'un autre côté je constate avec une grande joie que, malgré mon want, je fus dans les mains de Dieu un instrument de bien. J'ai fait aimer le Christ et sa sainte Mère, aussi par Marie j'espère en la miséricorde du Christ.

Adieu à tous. Aimez Dieu par dessus tout et votre prochain par amour pour Dieu. Priez pour moi comme je prierai pour vous. Vive Dieu ! Vive Marie ! Vive l'Eglise ! Vive la Belgique !

Prison de St-Gilles, Bruxelles, le 19-3-1943.

Haute solde, Ravitaillement spécial

C'est par cet affreux appât que le SS ERSATZ KOMMANDO WALLONIEN tente d'attirer les pauvres niais disposés à servir de chair à canon pour le compte du sanglant et catastrophique illuminé de Berchtesgaden. Haute solde, ravitaillement spécial, quelle belle résonnance d'idéal dans cette double formule ! Voilà donc à quoi les futurs défenseurs de la « civilisation européenne » sont particulièrement sensibles : au portefeuille et aux satisfactions du ventre ! C'est dans l'hebdomadaire « Cassandre » que nous avons relevé cette perle de propagande. Vous ne lisez jamais « Cassandre » et vous avez bien raison, on se souille les mains rien qu'à toucher cet infâme torchon tout ruisselant de prétentieuses sottises, de mensonges et de platitudes proboches. Rédigé par une bande de renégats sans conscience, il présente la particularité de suer par toutes ses colonnes la plus insupportable suffisance. Cela date du temps où ces Messieurs qui se donnaient pour des précurseurs clairvoyants, en avance sur leurs compatriotes ignorants et rétrogrades, voyaient les événements ratifier au jour le jour leurs « dictés et pronostics ». C'était à l'époque où les victoires allemandes les confirmaient dans la douce certitude d'avoir mis sur le bon tableau, celui des ennemis de leur propre pays. Mais las ! depuis les beaux jours de 1940 et de 1941 de fauchez imprévus sont venus brouiller leurs petits calculs. Et c'est alors que leurs mécomptes ont commencé. Si à ce moment-là ils avaient pu faire machine arrière ou changer de tableau, nul doute qu'ils eussent tiré leur révérence à la « Propaganda Abteilung » qui les avaient enrôlés, mais ils ne purent, eux non plus, rester insensibles à la « haute solde et au ravitaillement spécial ». Il leur fallut donc vaillamment continuer à servir une cause qu'ils savaient mauvaise et irrémédiablement perdue. Ils comptaient sur leur habileté sophistique et les artifices de leur rhétorique pour interpréter les événements de façon à les faire servir à leurs desseins de propagande. Mais un fait est plus respectable qu'un lord-maire, disent les anglais, et nous assistons aujourd'hui à la revanche des faits, spectacle

qui ne manque ni de saveur ni de piquant. Car rarement nous avons vu en Belgique pareil étalage de sottise suffisance. Nos messagers des temps nouveaux ne s'étaient-ils pas proclamés eux-mêmes « les plus grands écrivains de Belgique !!! » Aujourd'hui déçus, aigris, mécontents, les prophètes au petit pied donnent libre cours à leur hargne et leur ton dépité en dit long sur l'ampleur de leur déconvenue.

Haute solde et ravitaillement spécial Pas un de ces renégats, aux jours de 1940, n'a réagi en Belge, leurs intérêts et leurs sales petites ambitions les ont poussés dans les voies de l'infamie où nous les voyons se débattre aujourd'hui. Depuis le plus naïf d'entre eux, Paul Herten qui prend ses lubies pour des idées jusqu'au perfide Derycke qui glisse son venin dans de modestes « échos » d'apparence inoffensive, en passant par l'hilarant Scrutator qui s'engoue dans ses amusantes contradictions de stratège en chambre et l'inénarrable Marie-José Hervyns dont l'esprit sent l'école gardienne, tous ont abdiqué leur dignité belge, substituant à l'impératif catégorique de l'honneur leurs misérables calculs.

A ces fantoches qui, après avoir vendu leur conscience à l'ennemi, osent se parer du titre de « grand écrivain Belge », rappelons le fier langage que tenait en 1905 notre grand historien national Godefroid Kurth : « UN PEUPLE PEUT ÊTRE SUR LES CHAMPS DE BATAILLE, IL PEUT ÊTRE ENVAHI, IL PEUT ÊTRE ANNEXÉ PAR L'ÉTRANGER, IL N'EST PAS ABSORBÉ AUSSI LONGTEMPS QU'IL REFUSE DE L'ÊTRE : SA PROTESTATION, FUT-ELLE MUETTE, EMPÊCHE LA PRESCRIPTION DE S'ÉTABLIR AU PROFIT DU CONQUÉRANT ET MAINTIENT LA BLESSURE OUVERTE. »

Que dirait ce grand citoyen s'il voyait aujourd'hui de soi-disants intellectuels belges se mettre au service d'un étranger sans âme et deux fois fois parjure qui traite des mercenaires en leur proposant « haute solde et ravitaillement spécial » ?

LEUR ULTIME MESSAGE

Dernière lettre de

Cyrille JACQUEMIN

de GEER.

fusillé à la Citadelle de Liège, le 30 novembre 1943.

Liège - Citadelle, le 29 novembre 1943.

Ma petite Maman chérie, petit Papa chéri, mon cher petit Frère, petite Sœur chérie et sa petite famille et enfin tous mes chers Parents, tantes et oncles.

Il s'agira de montrer beaucoup de courage car moi-même en ce moment il m'en faut une bonne dose, demain au lever du jour j'irai avec six compagnons rejoindre la place que le Bon Dieu dans sa miséricorde a bien voulu mettre à ma disposition. Il est inutile de se lamenter, car j'ai mis toute ma confiance dans le Sacré-Cœur de Jésus. Il a décidé que mon heure était venue; que Sa Sainte Volonté soit faite.

Pour la dernière nuit, on nous a permis de faire un souper extraordinaire, il est actuellement 21 heures, il nous reste quelques minutes à vivre et je vous assure, Maman et Papa que mon moral est bon, je suis persuadé qu'une autre vie va commencer pour moi et soyez tranquilles mes Parents chers, nous sommes assistés d'un Aumônier militaire, qui va nous dire la Sainte Messe nous confesser, nous distribuer la Sainte Communion donc en un mot nous conduira certainement sur le chemin du Paradis. Je voudrais aussi que mon cher Papa, revienne au Bon Dieu, c'est la seule chose que je demande avant de mourir. Du haut du Ciel je veillerai sur vous et demanderai au Bon Dieu que vous puissiez mourir saintement également, de cette façon nous nous retrouverons ensemble dans le monde du Seigneur. Depuis que je suis arrêté j'ai prié beaucoup la Sainte Vierge et les Saints pour que le Bon Dieu m'accorde une petite place dans son Royaume et qu'il vous donne la force de supporter avec résignation l'épreuve qu'il a daigné vous envoyer. J'ai passé aussi une vie jusqu'à présent qui n'était pas du tout en rapport avec les Commandements de Dieu aussi, petite Maman chérie, petit Papa bien-aimé et petit Frère, que ceci serve de leçon à ceux qui font fi de la loi divine, vous savez que les pensées d'un condamné sont sacrées.

Demandez à Monsieur le Curé Gerard qu'il ne garde pas un trop mauvais souvenir de moi, lorsqu'on est jeune on ne réfléchit pas toujours comme il le faut, demandez aussi qu'il pense à moi dans ses prières, c'est ce dont j'ai le plus besoin.

Petite Maman chérie, pensez à notre Joseph il ne faut pas oublier qu'il ne vous reste que lui, c'est pourquoi il faut être bien courageuse, aussi pour mon petit Papa. A vous deux, vous représentiez toute mon affection, car vous savez à quel point je vous chérissais. Je demande aussi à mon Papa qu'il fasse la paix avec tante Thérèse, la vie est tellement courte qu'il est inutile de se chamailler pour des vétilles.

Au sujet de tante Thérèse qui est ma marraine, je meurs en gardant l'être un bon souvenir; ainsi que de mes cousines Léopoldine, Victor et petite Thérèse, mes meilleures pensées également à Yvonne et petit Jean, quant à Jean je remettrai mes bonnes pensées à son papa qui est déjà au Ciel. Dites leur aussi que je pense beaucoup à eux et j'espère les retrouver là-haut dans de nom-

breuses années. Comme souvenir vous recevrez mon chapelet, mon livre de messe ainsi qu'un... quart de kilo de sucre, vestige de mon dernier souper, cela n'est pas énorme mais dans ma situation j'aurais difficile de faire mieux.

Du courage... encore du courage... et... toujours du courage.

Demandez au Bon Dieu la grâce de pouvoir supporter ce qui vous frappe en ce moment. J'ai tellement confiance en Sa Miséricorde, que c'est le sourire aux lèvres que j'appréhende le moment fatal, vous ne pouvez pas montrer moins de courage que moi. Que pourrais-je encore vous dire mes petits Parents chers si que j'emporte de vous des souvenirs ineffables, vous avez toujours veillé à mon bien-être, et vous vous êtes privés pour me donner une bonne instruction, et surtout je vous remercie de m'avoir élevé dans la foi chrétienne, je regrette seulement de ne pas l'avoir toujours suivie, mais je vous l'ai déjà dit, j'ai confiance illimitée en la Miséricorde divine. Je voudrais pouvoir dire tant de choses mais mon esprit se refuse à les exprimer. Tout ce que je sais c'est que je vous aime de toutes mes dernières forces et ce que je demande c'est de prier, pour le repos de mon âme, prier pour ceux qui s'écartent de la religion.

Unissez vos prières Chère Maman et Cher Papa, afin que le Bon Dieu me réserve une petite place parmi les élus. Tout ce que je puis dire c'est que je meurs en bon Belge, c'est la guerre, chers petits Parents, il faut en subir les conséquences d'après la Volonté du Bon Dieu.

Il est 11 heures 10, les heures filent avec rapidité, c'est incroyable comme elles sont courtes, et malgré cela le moral reste bon. Vous pouvez vous vanter d'avoir un fils au cœur bien trempé.

Pour chez tante Léonie, la première chose qui m'importe c'est d'assurer ma petite cousine Germaine et Loulou, que je vais aller trouver notre cher et regretté Gaston, qu'elles soient assurées toutes deux que je vais lui porter leurs meilleures pensées et la façon dont elles savent se souvenir de leur cher disparu; cher Oncle et chère Tante recevez aussi mes dernières pensées; oncle Alphonse continuez bien à vous occuper du Secours d'Hiver car il procure quelque bien aux malheureux. La même chose pour Oncle Sylvain, tante Julie, mes chères petites cousines et Flore, une pensée aussi à Simone. Prenez tous courage, la guerre va bientôt finir sans doute. Parrain Louis, oncle Henri et tante Julienne, mes bons baisers, oncle Jérôme, tante Elisabeth, oncles Maurice, Jeanne, Marcel et le cher petit Jean.

Une bonne pensée également à Paquay Armand, Bleret Charles et tous mes amis de la Société Dramatique que je quitte à la fleur de l'âge mais résigné de mon sort, Marcel Forestier, Jean et sa famille, adieu. Quant à la famille Riga, à mon vieux Ghislain, et Emile, qu'ils ne m'oublient pas dans leurs prières, car je prie moi-même pour que leur Cyrille revienne bientôt.

Je n'oublie pas non plus Damien et tous les membres de sa famille ainsi que les habitués de la maison, en un mot je fais un

effort pour n'oublier personne de ceux que j'aime et qui m'ont aimé.

Remettez aussi un bonjour chez Monsieur Lejeune et la famille, chez Madame Cornélis, chez Laroke.

Pour ma montre, chers Parents je la légue à mon petit frère qu'il la porte surtout en souvenir de moi et qu'il vous chérisse tous deux comme vous le méritez et pour nous deux. Quant à ma petite soeur, j'espère que son mariage sera bientôt rétabli, dans le bonheur à trois; à eux aussi ainsi qu'à toute la famille, je leur transmets mes plus tendres baisers. Dans mon petit paquet vous trouverez quelques photos que j'ai dédiées comme souvenir de celui qui vous aime maintenant plus que jamais. Soyez surtout courageux, chers petits Parents, c'est aussi une de mes dernières volontés.

Il est minuit, le temps diminue, encore quelques heures et la vie éternelle commencera pour moi, tu vois petite Maman et petit Papa que je suis courageux ma main ne tremble même pas et pourtant c'est à vous que je pense, à la douleur effroyable qui va vous frapper, nous étions si heureux en famille, mais ne faisons pas de sentiments, l'heure approche et rien n'y fera. Que la Volonté de Dieu s'accomplisse.

Soyez fiers de moi, petits Parents chéris je meurs innocent victime des événements. Dans mon paquet il y a aussi une pipe. Cher Papa veux-tu me faire le plaisir de la garder et fumer si tu as du tabac, en mon souvenir. Toi, petite Maman je te laisse mon chapelet et mon livre de messe, ce qui me reste, faites-en ce que vous voudrez.

Encore un million de bons baisers à tous, l'instant approche, soyez courageux, forts, demandez aide au Sacré-Coeur de Jésus.

Pardonnez-moi pour toutes les fois que je vous ai peiné.

Compliments à tous et encore une fois, Maman chérie, Papa chéri, Frère bien-aimé, mes plus tendres baisers. Du courage - Au revoir. Toujours votre petit.

Cyrille.

P. S. Petite Maman chérie, quand tu viendras rechercher mes affaires, mets-toi en rapport avec l'Aumonier qui m'a assisté cette nuit.

Pour souvenir,

Cyrille.

N'oubliez pas tante Louise et toute la famille, ainsi que oncle Joseph, tante Alice et Alice, à eux aussi bons baisers et au revoir. Ayez confiance en Dieu, Il ne vous abandonnera pas. Bons baisers

Votre fils,

Cyrille

Mes heures se sont passées à cette place. Priez. Courage

Un bon baiser à tous.

J'ai aussi un imperméable à réclamer à la Police Belge de Verviers.

Je vous aime, bons baisers.

Cyrille. - Encore 50 - Moral bon.

Dernière lettre de

Nicolas DOYEN

de LIEGE

Sous-Officier au 12^{me} de Ligne

mort en vrai Soldat pour la Belgique au camp de Beverloo, le 25 octobre 1942.

Le 24 octobre 1942.

Mes chers enfants,

Quand vous recevrez cette lettre, vous n'aurez plus de Papa, le bon Dieu l'aura rappelé à lui, il sera là haut au Ciel, avec les Saints et les Anges, d'où il priera pour vous; il ne faudra donc pas pleurer, puisque je serai déjà tout près de Dieu.

Mon grand garçon, mon cher fils Jacques, tu es déjà presque un homme, tu vas avoir une grosse responsabilité; écoute ce que papa te dit avant de partir pour toujours.

Sois fort, montre que tu es un homme, tu vas me remplacer à la maison. Toi voilà chef de famille, commence par consoler ta maman et ton frère, qui ne sont pas si forts que toi. N'oublie jamais que ton papa est mort pour que vous soyez heureux et veille à ce qu'on prie de temps en temps pour lui.

Je te légue tout ce que j'avais comme objets personnels; tout est pour toi, sauf ma bague, qui est pour Jojo. Tu feras du reste ce que tu veux, n'oublie pas de donner un souvenir de moi à ceux qui le demandent.

Et maintenant parlons un peu de l'avenir pour toi. Tu n'as

plus de père, il faudra que tu apprennes à te conduire seul.

Reste toujours un chrétien parfait, sache toujours rester pur et de vivre selon la volonté du Très-Haut. N'oublie jamais tes prières, évite d'être trop fier, de vouloir trop de la vie. Pense qu'elle n'est qu'un passage et que le but final de la vie est Dieu.

Que tous tes desirs et tous tes actes soient guidés par cette pensée. Sois toujours charitable, surtout pour ta maman et ton frère. Sois un bon fils, aime et respecte ta maman et surtout ne la jure jamais. Pour ton frère, qui est encore bien jeune, sois comme un père, c'est surtout près de lui qu'il faut me remplacer, sois son guide dans la vie, veille à ce qu'il ait aussi de bons principes, de une volonté forte, que vous deveniez tous les deux de vrais hommes et de parfaits chrétiens.

À toi, mon chéri Jojo, je ne dirai pas grand-chose. Quand tu seras plus grand, relis cette lettre, ce que j'ai écrit à ton frère est aussi pour toi. Tu ne le comprendras que plus tard. Je vous aimais bien tous les deux ici, mais je vous aimerai encore plus près de Dieu. Ne faites jamais de la peine à votre maman et pensez souvent à votre papa qui vous donne, après un bon baiser, sa dernière bénédiction.

Papa.